FEUILLETON DE L'ABEILLE

LE NID TOMBE DE LA BRANCHE

PAR HENRY DE FORGE

CHAPITRE PREMIER

MONSIEUR HONORÉ, EXTRA.

—Monsieur Varnier?

—C'est ici.

—J'apporte une gerbe de fleurs. de la maison Capdevielle. C'est payé.

—Bien, mon ami, Mettez ça là. Je vais disposer tout de suite dans des vases. Mâtin! les jolies roses. On n'a pas regardé au prix. C'est rudement cher pourtant, les fleurs.

Le petit commis de la maison Capdevielle, content d'être débarrassé de son encombrant et fragile colis, aidait le vieux valet de chambre à dégager, sans les abîmer, des roses de toute beauté.

—Oui, dit-il, c'est cher, les fleurs. Mais probablement que votre maître tient à faire plaisir à une dame, et, quand on veut faire plaisir... Quel genre d'homme est-ce, à propos, votre maître?

—Je ne sais pas! fit le valet de chambre, imperturbable.

—Comment! Vous ne savez pas! Vous êtes bien, cependant, à son service?

—Je suis à son service; mais ce n'est pas une raison pour que je le connaisse.—Et puis, il suffit: ce n'est pas votre affaire! — Posez là vos fleurs. Prenez ce pourboire et rentrez chez vous. Je n'ai pas le temps de répondre à vos questions.

M. Honoré, serviteur intègre et discret, poussa doucement vers la porte le commis fleuriste trop curieux, dont le verbiage l'importunait, et il apporta les roses dans le salon.

C'était un petit salon très moderne, avec d'innombrables coussins, aux teintes lumineuses, aux dessins hardis. La lumière était tamisée par des abat-jour savants, des combinaisons de mousselines à travers lesquelles les rayons de soleil filtraient comme au travers d'un vitrail. Tout était intime et un peu mystérieux. Sur la cheminée, des bibelots de style. Aux murs de vieilles gravures anglaises amusantes. Dans un brûle-parfum sur un guéridon, achevait de se consumer une poudre, sans doute subtile, qui embaumait l'air.

Une console, enfin, était chargée de tout une collation distinguée: petits fours de choix, bonbons fins, porto, samovar.

Ces superbes roses allaient achever de décorer cette pièce pour quelque réception à la fois intime et fastueuse.

M. Honoré s'y employait avec dignité et goût, en homme habitué à servir dans de bonnes maisons. Il avait tout à fait l'allure classique des vieux serviteurs, le visage rasé au fil, la démarche prudente, et des mains onctueuses de sacristain.

On sonna à l'escalier de service.

C'était Mlle Mariette qui arrivait, chargée de paquets, une gentille petite brune, avenante, tout à fait, elle aussi, le genre de la femme de chambre bien stylée.

—Mais c'est un véritable déménagement! s'exclama M. Honoré.

Mariette s'arrêta, les bras encore encombrés de larges cartons. Elle éclata de rire:

—Il faut tout de même bien que Madame ait de quoi s'habiller. Qu'est-ce qui vous étonne? Le volume excessif de ce récipient... Vous savez bien, pourtant comment sont les derniers modèles des modistes... C'est le nouveau chapeau de Madame, le chapeau pour le dancing..

—Ah! Madame... danse? fit M. Honoré, un peu offusqué.

—En voilà une question!... Et Monsieur est-ce qu'il ne danse pas?....

—Je ne sais pas, moi... Je ne suis ici qu'en extra.

—Pas possible!...

Alors, M. Honoré, gravement, mit Mariette au courant de sa situation exacte. Il n'avait pas l'honneur de connaître encore M. Jacques Varnier au service duquel il se trouvait présentement. Il avait été engagé avec l'appartement, pour la semaine.

La maison Crocks qui louait ainsi des meublés—valet de chambre compris—lui avait donné toutes les instructions nécessaires et M. Varnier pouvait compter sur un service irréprochable.

Il n'en allait pas de même de Mariette. Il y avait plusieurs années qu'elle était au service de Madame Varnier. Elle connaissait tout de son existence bouleversée; elle avait été témoin des scènes pénibles qui avaient amené la séparation, en attendant, sans doute quelque jour, le divorce.

Ces jeunes mariés qui avaient paru cependant beaucoup s'aimer s'étaient très vite heurtés, ayant des caractères trop indépendants, enclins à la jalousie, et n'admettant pas le soupçon. Après un dernier orage plus violent que les autres, chacun avait repris sa liberté, en attendant la rupture complète. Mais il avait fallu que, brusquement, un événement inattendu survint, qui les forçât, bien malgré eux, à reprendre contact, tout d'abord par téléphone.

Cet événement était que M. Sullivan avait annoncé qu'il arrivait passer quelques jours à Paris.

M. Sullivan avait joué un rôle exceptionnel dans les débuts de leur union. Ce vieil Américain, original plus que tous les autres, ne s'était-il pas avisé, dès le début de la guerre, d'adopter, non pas des orphelins ou des soldats sur le front, mais, bien mieux, de jeunes ménages français, qu'à distance, du fond de New-York, il encourageait, protégeait, aidait, échangeant avec eux des correspondances attendues. Celui de Jacques Varnier et de Lizzie avait paru l'intéresser, plus que tous les autres. Il avait su qu'il y avait eu, à sa naissance, une jolie idylle; les portraits qu'il avait reçus lui avaient peut-être plu particulièrement. Bref le vieux bonhomme s'était fait de loin, avec une spontanéité charmante, l'ami de ce couple en pleine lune de miel. Il avait reçu les confidences de leurs espoirs dans l'avenir, des projets de Jacques, un peu neuf encore aux affaires, des rêves de Lizzie dont la jeunesse semblait s'ouvrir avec enthousiasme à toutes les fêtes de la vie.

M. Sullivan leur avait écrit d'innombrables lettres, pleines de sages conseils et de bonhomie, regrettant que sa santé médiocre ne lui permît pas de se rendre à Paris, comme il souhaitait, afin de mieux faire connaissance avec eux.

Il espérait avoir cette joie quelque jour.

En attendant, il répétait dans toutes ses lettres qu'il n'abandonnerait pas le cher petit couple et qu'il serait heureux, à l'occasion, de lui être utile. Vieux garçon, âgé et possédant quelque aisance, un tel homme pouvait, en effet, être incontestablement précieux, au cours des incertitudes de la vie.

Mais quand l'orage avait grondé, quand ce jeune bonheur, à peine formé, s'était trouvé bouleversé par une incompatibilité d'humeur qui rendait impossible l'existence commune, aucun des deux n'avait voulu prendre sur lui de mettre au courant M. Sullivan. Ne valait-il pas mieux laisser cet excellent homme dans l'ignorance d'une rupture qui lui aurait certainement fait de la peine? Il n'avait plus apparemment pour bien longtemps à vivre, et, à ses lettres qu'on recevait toujours, des lettres étaient répondues, comme par le passé, un peu plus vagues seulement, sans précisions sur un bonheur qui n'existait plus.

Et voici que tout à coup, il arrivait, lui que l'on ne croyait pas capable de faire jamais l'effort du voyage!... Allait-on, durant ses quelques jours de présence—car il ne devait s'arrêter que peu de temps à Paris—lui montrer le désastre de ce nid détruit par l'orage, l'écroulement de ce qui lui apportait depuis plusieurs années comme des bouffées de joie très douce? Commettrait-on, en outre, cette maladresse de s'aliéner définitivement, à n'en pas douter, une amitié précieuse entre toutes et peut-être utile? Qui sait si justement il n'allait pas se montrer généreux comme savent l'être les Américains!

Malgré leurs propres dissentiments, Jacques et Lizzie étaient immédiatement tombés d'accord, lorsque—sitôt la nouvelle connue—ils s'étaient téléphoné. C'était première fois, depuis leur séparation, qu'ils entendaient le son de leur voix. La conversation avait été froide, gênée un peu. Ils ne connaissaient plus rien l'un de l'autre si ce n'est leur adresse nouvelle.

Lizzie s'était installée à son gré, dans un petit appartement, ne gardant à son service que Mariette. Eprise de liberté, elle vivait comme il lui plaisait, sortant beaucoup, faisant de la peinture, recevant.

Jacques était allé partager l'existence de son frère aîné, dans une garçonnière confortable, vivant à sa guise, lui aussi. Aucun d'eux ne paraissait regretter le passé. Aussi, dans cette reprise de contact par le téléphone, à propos de M. Sullivan, n'y avait-il eu ni agacement violent, ni attendrissement. Il y avait eu seulement une même impression un peu mélancolique de la sottise paradoxale de la vie, qui allait obliger, pour un intérêt commun, deux êtres définitivement séparés, à faire semblant, pour quelques jours, pour quelques heures, de continuer ensemble une existence dont ils ne voulaient plus. Lizzie avait demandé à Jacques d'arranger tout cela au mieux. Il serait facile d'expliquer à M. Sullivan qu'on avait changé d'appartement, qu'on habitait là, à cause d'un incident banal, courant, de quelque nécessité de réparations. L'excellent homme ne se douterait pas du subterfuge si l'on arrivait à constituer un décor assez familier.

Jacques avait trouvé chez Croks, l'agence bien connue, un petit appartement approprié. C'était coûteux, mais cela correspondait vraiment à ce qu'on pouvait désirer. Chacun d'eux avait envoyé, pour aider à meubler et pour compléter l'illusion, un certain nombre de bibelots gardés du passé. Seulement, une fois que tout avait été bien convenu, Lizzie et Jacques, par téléphone, s'étaient mutuellement juré qu'ils acceptaient, l'un comme l'autre, la charge de jouer en conscience leur rôle, sans qu'après le départ de Sullivan quoi que ce fût pût être changé de leurs situations respectives. Chacun entendait rester libre—une fois données les répliques du rôle—d'organiser ses allées et venues comme il l'entendait.

La durée de cette "reprise" serait limitée au strict minimum, pour que Sullivan ne se doutât de rien. La maison choisie se trouvait dans un quartier retiré, le serviteur prêté par l'agence ne pouvait être qu'un indifférent dont la discrétion serait largement rémunérée. Mariette était au courant, et on était sûr de son dévouement. Ce n'était donc qu'un moment à passer, que quelques concessions à se faire de façon courtoise, sans rien ressusciter de ce qui n'était plus.

Tout en l'aidant à arranger les roses dans les vases, Mariette mettait M. Honoré au courant, en évitant de dramatiser, de donner à cette histoire particulière les apparences d'un roman-feuilleton. Il était indispensable que, chargé de jouer un rôle dans cette comédie, le valet de chambre fût au courant, en toute franchise.

Il écoutait, sans étonnement, en homme habitué à être le témoin patient et discret de bien des complications sentimentales. Il savait qu'une large gratification l'attendait, si tout allait bien.

—Entre nous, Mademoiselle Mariette, fit-il seulement, j'ai idée que la venue de ce Sullivan doit se terminer par un chèque. Cet original qui s'intéresse ainsi, à distance, à de jolis nids, ne peut pas, étant seul, sans foyer et riche, ainsi que vous dites, s'abstenir de faire le geste qui devrait consolider ce nid. Je connais la vie, mon enfant. Si votre ancien maître et votre maîtresse acceptent de reprendre ainsi la vie commune après ce qui s'est passé, avec la ferme décision de se séparer ensuite à nouveau, c'est qu'un intérêt bien puissant les pousse, et, en fait d'intérêt puissant, je n'en connais pas de plus fort que l'argent. Mais vraiment c'est drôle tout de même. Tout ici est figuration comme au théâtre, jusqu'à ces roses, mises là pour simuler l'intimité douce, le bonheur parfait... Allons, bon, j'oubliais: il faut que je vous remette les clefs de Madame. Chacun doit avoir ses clefs respectives.

Un timbre résonna. Mariette entra avec ses cartons dans la chambre de droite, qui était celle de Lizzie.

Il avait été décidé que M. Varnier arriverait le premier et Mariette préférait ne pas être là tout de suite devant lui, elle qui avait été le témoin de tout le passé.

Il fallait lui laisser le temps de s'accoutumer à ce décor dans lequel il allait, avec celle qui avait été sa femme, reprendre la vie commune suspendue.

M. Varnier entra, d'un air dégagé, comme un peu curieux d'inspecter cet appartement qu'il ne connaissait pas encore. C'était un homme encore jeune, grand, élégant, avec une petite moustache serrée.

En apercevant Honoré qui s'inclinait, il eut ce mot brusquement:—C'est vous l'extra? —Oui Monsieur. J'ai cet honneur. Je suis le vieux serviteur familial compris dans la location.

Jacques lui avait remis son chapeau et ses gants.

—Vous êtes assez dans la note... Dites-moi, mon ami, si ce monsieur américain qui va venir vous questionner, répondez, n'est-ce pas, le moins possible. Insinuez seulement que vous êtes à notre service depuis longtemps, depuis très longtemps, que vous avez connu nos parents... C'est cela.

M. Honoré était allé chercher un pyjama, qu'il tendait respectueusement:—Je suis au courant, monsieur, de la situation particulière.—Qui a pu vous mettre déjà au courant?—La jeune personne m'a renseigné.—Quelle jeune personne?—Mademoiselle Mariette.

Jacques rougit un peu. Justement la femme de chambre de Lizzie apparaissait dans l'encadrement de la porte. La présence de cette fille ne pouvait que l'agacer. Elle avait été trop mêlée à leur existence, à leurs discussions, à leurs conflits. D'autre part il n'y avait pas moyen de l'évincer.

—Bonjour, Mariette, dit-il nerveux...— Bonjour, Monsieur, fit-elle, correcte.

Jacques congédia d'un geste Honoré. Il voulait être un moment seul avec cette femme qui, depuis la rupture, n'avait pas quitté Lizzie.

Il balbutia, gêné:—Madame va bien?—Très bien, Monsieur. Je vous remercie.

Ce remerciement, qui paraissait ironique, l'agaça.—Alors, vous êtes toujours au service de Madame?—Comme Monsieur voit!

Il alluma une cigarette, d'un air dégagé.

—Très bien! Très bien.

Un instant il sembla suivre la fumée bleue qui montait en volutes, vers le plafond.

—Dites-moi, Mariette, l'existence de Madame s'écoule à son gré?—Mon Dieu, Monsieur, je ne l'ai jamais vue malade.

A suivre

CUNARD-ANCHOR

Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

AQUITANIA ....May 23, June 13
BERENGARIA ....May 30, June 20
MAURETANIA ....June 6, June 27
Ticket, $100. Tax, $5.
Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

PESSIMISME

(Suite de la 3ème page)

tion n'était pas encore prise avec toute la fermeté souhaitable, il voulut solliciter l'appui de Mlle Marie.

—Dois-je ou ne dois-je pas lui répondre, mademoiselle Marie?

Elle roula des yeux effarés:

—Ben monsieur... ben.... ma fi..., ça dépend, voilà!

—Non, je ne dois pas répondre! On se moque de moi, ma parole! J'abdiquerais ainsi mes principes? Je mettrais mes actes en désaccord avec mon œuvre? Je passerais l'éponge sur les torts de ma nièce et je l'absoudrais, au moins implicitement, après l'avoir désapprouvée? Non, non, non, mademoiselle Marie, vous vous trompez, je n'irai pas!

—Mais quinze jours plus tard, les dernières épreuves de son livre expédiées à l'imprimerie, M. Loisillon se mettait en route.

Il descendit du train dans une petite station comtoise dont je tairai le nom, et il s'achemina sans hâte vers le village où sa nièce passait l'été—elle y possédait un château—et qui s'appelait..., ma foi! si vous voulez bien, mettons qu'il s'appelait Colombotte... Il n'avait pas averti ses hôtes de la date exacte de son arrivée.

Le temps était délicieux. Dans la forêt sous laquelle il s'engagea bientôt, le soleil glissait à travers les branches de gais et folâtres rayons.

Tout à coup une silhouette humaine déboucha d'un sentier. Cette apparition arrêta net, dans le cerveau du vieux professeur, le cours des idées. Après l'avoir examinée d'un œil oblique, M. Loisillon décréta:

"C'est un paysan!"

Il ne se trompait pas; c'était bien un paysan, sa faux sur l'épaule, vêtu d'une blouse bleue qui fleurait bon l'étable et le lait frais. M. Loisillon respira cette odeur; elle portait en elle je ne sais quels souvenirs confus, je ne sais quelles lointaines et surprenantes évocations. M. Loisillon, tout soudain, se revit petit enfant...

—Bonjour, monsieur, salua-t-il avec un aimable sourire.

—Bonjour, mon ami, bonjour, répondit M. Loisillon.

—Beau temps, monsieur. Fait bon se promener aujourd'hui, pas vrai?

M. Loisillon n'était pas d'humeur à dialoguer, surtout ayant pour interlocuteur un être de basse extraction et d'intelligence apparemment médiocre.

—Je ne me promène pas, fit-il, bougon. Je ne me promène jamais.

—Ah! Alors vous allez en affaires? Y a pourtant pas de ville par là. Y a que Colombotte, mais c'est pas une ville.

—Je vais à Colombotte. Est-ce encore loin?

Puis, sans attendre la réponse, qui ne lui était pas nécessaire:

—Mon nom, quoique assez répandu en France, ne vous dirait rien, mon ami; je n'ai pas l'orgueil de croire qu'il est parvenu jusqu'à vos oreilles; c'est pourquoi il est sage que je garde l'incognito. Mais vous n'ignorez pas, je suppose, l'existence de M. et Mme Froment. Je suis leur oncle, et je me rends chez eux.

Il ajouta, pour clore ces confidences:

—Ils ont un bébé, qui est mon filleul.

—J'en ai six, dit gravement le faucheur.

M. Loisillon fit brusquement halte, comme si un obstacle lui eût barré la route.

—Six enfants!...

Il recommença de marcher. Ses bras s'agitèrent.

—Six enfants!... Six petites victimes du monstre Destin!... O multiple aberration des rustres!...

—Je ne sais pas bien ce que vous dites, monsieur, fit le paysan. Mais vous n'avez pas l'air content. Tout de même, les enfants, c'est gentil.

—Oh! gentil... C'est bruyant, sale et ingrat, voilà ce que c'est, les enfants. Du reste il n'est point question de leurs qualités ou de leurs défauts. Je songe à l'erreur que vous vous obstinez à commettre tous, oui, tous, et comment serais-je content? Votre vie est dure et cruelle. Vous souffrez du froid en hiver, du chaud en été, vous craignez la pluie et la sécheresse pour vos récoltes, la maladie pour vos bêtes... Tout phénomène météorologique peut être une catastrophe pour vous. Levés avec le soleil, vous vous couchez plus tard que lui, et, après des journées d'épuisant labeur, vous ne récupérez vos forces qu'en mangeant une vague soupe aux choux et un peu de porc fumé. Quelles joies, je vous le demande, quelles joies au cours de cette morne existence, viennent compenser une telle somme de peine? Nos satisfactions intellectuelles vous sont interdites. De vos cinq sens, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût ne vous apportent, peu s'en faut, nul avantage, et si vous tirez quelque jouissance des avares qui regardent leur or, car vous ne regardez avec agrément que la terre, qui est votre or à vous... Et c'est pour les lancer dans cette vie que vous avez six enfants?...

—C'est pas pour dire, monsieur, répondit l'homme lorsque M. Loisillon eût fini, mais vous avez de drôles d'idées et vous vous servez de drôles de mots, sauf votre respect. Nous autres, on n'est pas si savant que vous. Seulement on ne cherche pas tant et on ne se plaint pas. Y a des fois, c'est sûr, que la vie n'est pas toute rose. Mais elle a du bon quand même, allez! Des belles moissons, des semailles réussies, une paire

—C'est bien ce que je disais, soupira M. Loisillon. La matière vous domine. Profanum vulgus!... Enfin, vous vous croyez heureux, je ne vous le reprocherai point et me garderai bien de vous révéler votre propre misère; c'est par un des effets les moins pernicieux du hasard que vous ne la pénétrez pas vous-même: je vous en félicite.

—Y a pas de quoi, monsieur. Je ne suis pas dans la misère. Mais faut que vous soyez bien malheureux, vous, pour croire comme ça que les autres le sont.

—Du tout, mon ami, du tout, assura M. Loisillon.

—Voici Colombotte, monsieur.

Le marteau de cuivre, soulevé par la main de M. Loisillon, heurta la porte et rendit un son mat. On ouvrit. Des exclamations joyeuses retentirent aussitôt:

—Ah! mon oncle!... Eh bien! si l'on vous attendait!... Entrez, entrez vite, mon oncle...

M. Loisillon entra Sa nièce l'embrassait et l'embrassait encore; il se laissait faire, n'ayant pas de moyens légaux pour fuir ces manifestations, mais il conservait par principe sa bouche sévère et son air digne.

—Oui, je me suis décidé subitement, expliqua-t-il avec un geste vague. Un peu de repos me sera utile. On doit être bien chez vous.

—Vous y serez bien, je vous le promets. Ah! mon brave oncle! Vous avez fini par venir! Savez-vous que nous étions sur le point de désespérer? Mais quoi! Lorsqu'on est parrain, il faut voir son filleul, un jour ou l'autre, n'est-ce pas? Vous êtes déjà en retard; voulez-vous le voir tout de suite?

—Non, non, rien ne presse, s'écria M. Loisillon. J'ai le temps...

Mais on ne l'écoutait pas. La jeune mère avait disparu. Quatre secondes après, elle revint, portant le bébé.

C'était un superbe petit bonhomme, tout rond, tout rose, tout potelé, avec des fossettes aux joues, des cheveux blonds un peu rares, des yeux réfléchis et profonds qui regardaient avec effaremment ce vieux monsieur inconnu. Il était revêtu d'une petite robe délicieuse et d'un exquis petit bonnet—dons du parrain, qui ne se souvenait d'ailleurs plus qu'il lui avait fait ce cadeau. Ses doigts minuscules, dont chaque phalange avait, comme les joues, une fossette, s'accrochaient au cou de sa mère il n'était pas très rassuré.

Leur examen réciproque se prolongea plusieurs minutes. Une égale méfiance les tenait éloignés l'un de l'autre; ils restaient tous deux sur la défensive, comme des adversaires prêts à sortir leurs armes au premier mouvement suspect. Il n'y avait pas plus d'aménité sur la figure du vieillard que de bienveillance sur la frimousse du bébé.

—Ah! ça, dit Mme Froment, est-ce que ça va durer longtemps.

—Serait-ce à moi, par hasard, à lui faire des avances? riposta M. Loisillon vexé. Je ne suis pas venu de si loin pour qu'il m'adresse ces grimaces-là!

Mais soudain..., soudain, ô miracle, l'enfant se mit à sourire; tout son gracieux et fin visage se métamorphosa, comme s'il eût découvert que son parrain n'était nullement à craindre, comme s'il eût voulu conquérir, après en avoir eu peur, cet homme grognon qui était devant lui. Il y eut un point brillant dans chacune de ses prunelles; ses narines délicates frissonnèrent, ses lèvres en fleur laissèrent échapper un gazouillis semblable à un appel. Et il tendit vers M. Loisillon ses attendrissants petits bras.

On vit alors une stupeur extrême se peindre sur les traits du vieux professeur. Il avait si peu prévu un tel changement d'attitude qu'il en demeurait ahuri. Et puis il sentit, au fond de son cœur, remuer quelque chose d'infiniment étrange. Jamais, jamais encore il n'avait éprouvé pareille impression. Il ignorait ce que ce pouvait être. Il bégaya:

—Tiens! mais..., tiens! mais..., tiens! mais...

Machinalement, dans un vertige, il prit sur ses genoux le bébé rose et fragile que lui présentait sa nièce. Il le soutint, d'un geste gauche, et il le considéra. Le petit souriait toujours. A son tour M. Loisillon commença de sourire—oh! sans le faire exprès, bien sûr, et de quel sourire maladroit, inhabile et troublé!... Sa bouche frémit. Un papillottement fit vaciller le coin de ses paupières.

"Qu'est-ce que j'ai, qu'est-ce que j'ai donc?" se demanda-t-il.

Mais cette appréhension ne put s'accentuer. Sur son nez sacré, sur son cher nez bourbonnien qu'aucune main étrangère n'avait flétri de son contact, voici que, brusquement, la menotte du bébé s'abattit; les petits doigts l'empoignèrent, ce malheureux nez; ils l'agrippèrent comme un jouet; et dans un éclat de joie qui secoua tout le petit corps enchanté, ils lui imprimèrent une vigoureuse torsion... Horreur! Le vieillard fronça des sourcils néfastes. Son nez et son amour-propre, irrités par une même souffrance, eurent une même révolte. Il éternua d'abord, puis voulut témoigner son exaspération... Mais je ne sais quelle force intérieure le retint; il ouvrit la bouche et la referma; ses yeux effarés roulèrent dans leurs orbites; tout son orgueil, toute sa dignité, tous ses partis-pris s'évanouirent d'un seul coup. Malgré lui, en dépit de ses efforts, il rit au lieu de protester.

Et il inclina sa grosse tête ridée vers la mignonne tête innocente, et, vaincu, il embrassa l'enfant.

RENÉ DUVERNE.

Revue Sportive

PAR JACK BELGIE.

CARPENTIER BAT LEWIS

Georges Carpentier a gardé son titre de champion poids mi-lourds en battant Ted Lewis, poids-moyens, bien connu aux Etats-Unis.

Il a gagné le match dans le premier round.

La foule est restée silencieuse quand le boxeur français eut abattu son adversaire, avant même que le combat eut bien commencé.

De la même manière dont il avait vaincu Joe Beckett, champion poids lourds anglais, Carpentier s'est précipité sur Lewis et après un engagement de quelques instants, a délivré un coup à la mâchoire qui a abattu Lewis, deux minutes et quinze secondes après le commencement du match.

On considérait, en général, que Lewis n'avait qu'une chance sur trois de battre Carpentier et seulement une chance sur six de lui administrer un "knock out."

Lewis paraissait parfaitement calme avant le combat et échangeait des sourires avec ses amis, dans la salle. Il n'avait pas cet air effrayé de Joe Beckett et de George Cook en entrant dans l'arène.

L'arrivée de Dempsey dans la salle a été saluée par des acclamations. Il est monté sur l'arène et a serré la main aux deux boxeurs. On l'a aussi présenté au duc d'York et au prince George.

Dès que les boxeurs se furent avancés au milieu de l'arène, Lewis attaqua. Il envoya un droit au cou suivi d'un gauche au corps. Il y eut alors un corps à corps et l'arbitre Joe Palmer ordonna aux boxeurs de se séparer. Il se précipita entre eux et les sépara. Il y eut un nouveau corps avec échange de coups dans les côtés. Palmer les sépara de nouveau et leur donna un avertissement.

Lewis continua sa tactique agressive et atteignit deux fois Carpentier du gauche. La foule l'acclama vigoureusement. Nouveau corps à corps, avec nouvel avertissement de l'arbitre.

Lewis poussa Carpentier dans un coin et il y eut un rapide échange de coups où l'avantage fut pour Lewis.

Carpentier repoussa son adversaire au centre de l'arène, manqua Lewis du droit. Lewis atteignit Carpentier au cou du droit. Nouveau corps à corps. Carpentier atteignit Lewis d'un coup de bas en haut et d'un crochet au moment où ils se séparaient.

Carpentier fit une feinte avec son gauche et en même temps laissa partir son droit avec la rapidité de l'éclair à la mâchoire de Lewis. Pour les spectateurs cela eut l'air d'une simple tape, mais telle en était la force que Lewis s'écroula sur l'arène et l'arbitre compta jusqu'à dix. C'était la cinquième victoire de Carpentier par "knock out" au premier round.

NECROLOGIE

DA PONTE—M. Harry Da Ponte est mort mercredi, le 10 mai 1922, à l'âge de 69 ans.

DE TOCA—Mlle Marie Louise Coralie de Toca, fille de feu Don Juan Ant de Toca et de feue Marie Louise Lucie Coudrain de L'Esle, est morte mercredi, 10 mai 1922, à l'âge de 83 ans.

LAFFORGUE—Mme veuve Jean Baptiste Lafforgue, née Marie Matharan, est morte mercredi, le 10 mai 1922. Elle était native de France.

GAUDET—Mme Edmée Gaudet, née Augustine Bourgeois, est morte lundi, le 8 mai 1922, à l'âge de 74 ans et 4 mois.

GERVAIS—M. Henry Gervais est mort samedi, le 13 mai 1922, à l'âge de 73 ans et 10 mois.

ON DEMANDE

Gravures, impressions en couleurs, peintures et photographies de la Nouvelle-Orléans ainsi que des paysages de la rivière Mississipi sont recherchées. Ecrire à Collector, P. O. Box 820.

A. SIMON
STUDIO
PHOTOGRAPHIES DE 1re COMMUNION
TRAVAIL EXCELLENT
PRIX MODERES
651 RUE CANAL
Quarante ans d'expérience

LES RELIQUES DE L'APOTRE DES GALLOIS

Après avoir été pendant plusieurs siècles considérées comme perdues, les reliques de saint David, archevêque de Menayia et apôtre du Pays de Galles ont été retrouvées, l'an dernier et confiées à la garde du doyen de la cathédrale qui porte son nom et appartient actuellement à l'Eglise anglicane. Quand le vénérable édifice fut confisqué à l'époque de la Réformation les reliques du saint furent dérobées et cachées par quelque fanatique, et c'est d'une façon tout à fait imprévue qu'elles ont été récemment découvertes. L'antique châsse dans laquelle elles reposèrent durant plusieurs siècles subsiste toujours derrière le maître-autel de la cathédrale. Les restes de saint David ont été de nouveau placés dans une précieuse cassette et déposés dans la châsse qui a été protégée par une porte grille de fer forgée. Un office religieux spécial a été célébré par le doyen à l'occasion de la translation des reliques dans l'emplacement qu'elles occuperont désormais, et le reliquaire qui les contient restera exposé d'une manière permanente. "C'est la première fois, notent les Catholic News, en rapportant ces détails, que l'Eglise protestante a fait un service religieux en l'honneur des reliques d'un saint canonisé par Rome."

LE DERBY DU KENTUCKY

Morvich, le fameux poulain de trois ans, appartenant à M. B. Block, a gagné hier, facilement, le derby du Kentucky. Le montant du prix atteint $57,800, dont $47,800 pour le vainqueur.

SÉPULTURES ANTIQUES

En faisant des travaux de remblayage, sur la voie du tramway de Carcassonne à Olonzac, à un kilomètre environ de Caunes (Aude), sur un talus qui domine le chemin conduisant au tenement de Couscouilloles, les ouvriers ont découvert deux tombes contenant des ossements humains assez bien conservés. Ces tombes étaient formées par de petits murs en pierre sèche, composés de galets roulés sont orientées E. O. Dans l'une d'elles, contenant le squelette d'un adulte à la forte mâchoire, présentant des indices de prognathisme, on a recueilli un anneau en bronze fortement patiné de deux centimètres et demi de diamètre, sans aucune trace d'ornementation et ne paraissant pas être une bague. La découverte de ces sépultures, qui sont très anciennes, a été signalée par M. Germain Sicard, correspondant du ministère de l'instruction publique, membre de la commission des monuments historiques.

GRANDS DEGATS DUS A LA SEINE

Paris.—La crue de la Seine s'accentue et de grands dommages ont été causés. La navigation est arrêtée et plusieurs quais sont inondés. Les quais et entrepôts de Bercy, contenant des milliers de barils de vin de toutes sortes, sont submergés.

Se Sentait Fatiguee Tout le Temps

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes.

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui.

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres.

"Je pouvais à peine me trainer—épuisée, toujours fatiguée.

"C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera.

Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui faisait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

Pharmacies Francaises

Martial B. Casteix, Proprietaire

Ordonnances de medecins soigneusement composees

4 Grandes pharmacies

Aux coins des rues

Bourbon et Conti
Téléphone Main 9408

Champs-Elysées et Claiborne
Téléphone Hemlock 9252

Magazine et Thalia
Téléphone Jackson 9151

Champs-Elysées et N. Rampart
Téléphone Hemlock 9340